Document généré le 19 avr. 2024 01:00

Revue d'histoire de l'Amérique française

Essai sur quelques éléments de l'écriture de l'histoire amérindienne

Catherine Desbarats

Volume 53, numéro 4, printemps 2000

Histoire des Premières Nations : nouvelles lectures et nouveaux problèmes

URI : https://id.erudit.org/iderudit/005388ar
DOI : https://doi.org/10.7202/005388ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Desbarats, C. (2000). Essai sur quelques éléments de l'écriture de l'histoire amérindienne. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *53*(4), 491–520. https://doi.org/10.7202/005388ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Essai sur quelques éléments de l'écriture de l'histoire amérindienne[1]

CATHERINE DESBARATS
Département d'histoire
Université McGill

[…] *le récit est là, comme la vie*[2].

L'HISTOIRE DES AMÉRINDIENS, comme celle de tous ceux dont les sources masquent la présence, impose une conscience plus aiguë des choix narratifs, rarement neutres ou vides de signification, qui partout sous-tendent l'écriture de l'histoire. Il est maintenant aisé de voir, et peut-être banal de souligner, que les récits centrés sur l'implantation d'Européens en Amérique du Nord ont longtemps mis en scène des antihéros ou des figures tragiques empruntés au discours colonial, là où ils n'éclipsaient pas tout à fait la réalité amérindienne, ou ne

1. J'aimerais remercier Bruno d'Anglejan, Peter Cook, Guy Desbarats, Elizabeth Elbourne, Nancy Partner, Fernande Roy et Thomas Wien qui ont bien voulu lire et commenter ce texte, et qui m'ont prodigué temps et encouragement à des moments critiques. Ils ne sont aucunement responsables du contenu de l'article. Je voudrais remercier Kathleen Lord pour les recherches bibliographiques qu'elle a effectuées et le CRSH pour les fonds qui les ont rendues possibles. Je dédie cet article à ma famille et surtout à mon oncle Bruno qui saura pourquoi.

2. Roland Barthes, «Introduction à l'analyse structurale des récits», dans R. Barthes *et al.*, *Poétique du récit* (Paris, Éditions du Seuil, 1977), 8. Le texte est paru à l'origine dans *Communications*, 8 (1966).

l'assimilaient pas à une toile de fond peuplée surtout de flore et de faune[3]. Mais au delà de ces premiers constats réflexifs et dans un contexte d'actualité où, plus que jamais semble-t-il, l'on a conscience d'ignorer le dénouement ultime de l'histoire coloniale, la tâche interprétative de l'historien paraît lourde. Comment représenter des passés amérindiens à partir de sources coloniales dont les analyses discursives ne laissent pas de nous révéler l'opacité? La théorie critique postcoloniale s'évertue en effet à nous dépeindre la profondeur d'un solipsisme européen quasi générique ainsi que son rôle dans la constitution du pouvoir[4]. De leur côté, les ethnohistoriens, non amérindiens surtout, subissent leurs propres frissons épistémologiques. Si l'archéologie fortifie sans trop le perturber l'outillage intellectuel de ceux qui voudraient étudier des sociétés antérieures sans écriture, il n'en est pas

3. Voir la synthèse de Wilcomb E. Washburn et Bruce Trigger, « Native Peoples in Euro-American Historiography », dans *The Cambridge History of the Native Peoples of the Americas*, I : *North America Part I* (Cambridge, Cambridge University Press, 1996) qui survole les portraits d'Amérindiens depuis les premiers récits de voyage du XVe siècle jusqu'à l'historiographie actuelle et ce, à l'échelle de l'Amérique du Nord. Robert Berkhofer Jr., *The White Man's Indian : Images of the American Indian from Columbus to the Present* (New York, Vintage Books, 1978) demeure une source utile qui insiste sur la continuité des stéréotypes. Voir aussi Bruce Trigger, « The Historian's Indian : Native Americans in Canadian Historical Writing from Charlevoix to the Present », *The Canadian Historical Review*, 67 (septembre 1986) : 315-342. Gordon Sayre, *Les Sauvages américains : Representations of Native Americans in French and English Colonial Literature* (Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1997) et Réal Ouellet et Mylène Tremblay, « Représentation de l'Amérindien dans les textes de la Nouvelle-France » dans Germaine Warkentin, dir., *De-Centering the Renaissance : New Essays on Early Modern Canada* (Toronto, University of Toronto Press, à paraître), ne sont que deux des plus récentes analyses du discours sur l'Amérindien dans les textes du XVIe au XVIIIe siècles. Les études centrées tout particulièrement sur le discours jésuite se multiplient également. Voir Marie-Christine Pioffet, *La tentation de l'épopée dans les* Relations *des jésuites* (Québec, Septentrion, 1997), et les nombreux ouvrages, dont ceux de Réal Ouellet et Pierre Berthiaume, cités dans la bibliographie. Voir aussi le numéro spécial de *Recherches amérindiennes au Québec*, 12 (1987), consacré à « L'Indien imaginaire ».

4. Pour une porte d'entrée critique à la théorie du postcolonialisme qui s'adresse tout particulièrement à ceux qui travaillent sur l'Empire britannique et qui les invite à « repenser leurs pratiques en réponse à la théorie postcoloniale », voir Dane Kennedy, « Imperial History and Post-Colonial Theory », *Journal of Imperial and Commonwealth History* 24,3 (septembre 1996) : 345-363. Pour une étude évocatrice du rapport entre discours et pouvoir colonial, voir Robert Williams, *The American Indian in Western Legal Thought. The Discourse of Conquest* (Oxford, Oxford University Press, 1992). Pour une analyse récente de la version puritaine du discours colonisateur et de son rapport avec la marginalisation des Amérindiens en Nouvelle-Angleterre, voir Jill Lepore, *The Name of War. King Philip's War and the Origins of American Identity* (New York, Vintage, 1998). Voir aussi Patrice Groulx, *Les pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous* (Hull, Éditions Vents d'Ouest, 1998) et, pour le régime britannique, Gillian Poulter, « Representation as Colonial Rhetoric : the Image of the Native and the Habitant in the Formation of Colonial Identities in Early Nineteenth-Century Lower Canada », *Annales d'histoire de l'art canadien*, 6,1 (1994) : 10-29.

toujours de même pour les traditions orales. Perméables à l'expérience coloniale, obéissant à une pléthore de règles narratives mal comprises, prononcées dans des contextes parfois rituels, les récits amérindiens risquent de laisser perplexes même les ethnohistoriens aguerris. Comment composer avec les prophéties rétro-actives, les acteurs animaux, l'absence de repères chronologiques reconnaissables et tant d'autres éléments *a priori* opaques ? Ayant peut-être une plus juste mesure de leur ignorance, certains se butent contre ce qu'ils jugent être le problème de l'incommensurabilité de leurs représentations du passé et de celles des traditions orales[5]. D'autres en tirent une essentielle leçon d'humilité, tout en refusant de se laisser paralyser par ce qu'ils qualifieraient peut-être « d'hypocondrie épistémologique[6] ». Ils s'obstinent à vouloir « lire » l'expérience amérindienne à travers des sources réfractaires, y compris des traditions orales dont ils tentent cependant de ne jamais perdre de vue l'historicité. Pour ceux-ci, d'autres questions subsistent : comment restituer aux Amérindiens le statut d'acteurs historiques sans rendre trivial l'impact des colonisateurs ? Comment représenter le pouvoir colonial sans le réifier et sans perdre de vue l'expérience amérindienne ?

De telles questions se posent à plusieurs niveaux, méthodologiques, philosophiques, même moraux. Il me semble qu'elles exigent non moins, et peut-être avant tout, une réflexion sur la nature même de

5. Sur une éventuelle incommensurabilité, voir Toby Morantz, « Plunder or Harmony ? On Merging European and Native Views of Early Contact », dans Germaine Warkentin, dir., *op. cit.* ; Toby Morantz, « The Past and the Future of Ethnohistory », *Acta Borealis*, 1 (1998) : 59-78 ; Sylvie Vincent, « Compatibilité apparente, incompatibilité réelle des versions autochtones et des versions occidentales de l'histoire. L'exemple innu », texte manuscrit, présenté lors du colloque « Les obstacles ontologiques dans les relations interculturelles », Université Laval, 7-10 octobre 1996. Voir le numéro spécial de *Recherches amérindiennes au Québec*, 22,2-3 (1992), consacré aux traditions et aux récits sur l'arrivée des Européens en Amérique, et Sylvie Vincent, « L'arrivée des chercheurs de terres. Récits et dires des Montagnais de la Moyenne à la Basse Côte-Nord », *Recherches amérindiennes au Québec*, 22,2-3 (1992) : 19-29. Pour un survol de la variété nord-américaine des formes que prennent les traditions orales, voir Peter Nabokov, « Native Views of History », dans Bruce Trigger et Wilcomb E. Washburn, dir., *op. cit.*, 1-60. Voir aussi pour leurs réflexions méthodologiques, Laura Murray et Keren Rice, dir., *Talking on the Page : Editing Aboriginal Oral Texts* (Toronto, University of Toronto Press, 1999) et Julie Cruikshank, *The Social Life of Stories : Narrative and Knowledge in the Yukon Territory* (Vancouver, University of British Columbia Press, 1996).

6. L'expression, trouvée dans Clifford Geertz, *Works and Lives : The Anthropologist as Author* (Stanford, Stanford University Press, 1988) et citée dans Adam Kuper, *Culture. The Anthropologists' Account* (Cambridge, Harvard University Press, 1999), 223, est reprise également dans John et Jean Comaroff, *Of Revelation and Revolution. Christianity, Colonialism and Consciousness in South Africa* (Chicago et Londres, University of Chicago Press, 1991), xiii.

l'histoire écrite. Celui qui veut neutraliser plutôt que reproduire des discours surannés, et qui veut s'empêcher de trahir des voix largement submergées par l'écriture, ne peut à la longue éviter de songer à son propre discours. Et parce qu'elle s'attarde justement aux structures discursives, la théorie littéraire pourrait constituer moins une menace contre toute notion d'objectivité ou de vérité historique qu'une série d'avenues pour aboutir à des histoires plus responsables parce que plus réfléchies.

Au delà de la vérité factuelle de ce que découvre la recherche historique, il y a la vérité, plus problématique, de l'agencement de ces informations en une histoire prétendant à une signification d'ensemble. Philosophes et linguistes nous empêchent désormais d'y voir une copie transparente du passé tel qu'il fut, ou un ensemble régi principalement par des règles logiques. Et si leurs arguments ne convergent pas dans tous les détails, les théoriciens du discours historique soulignent toutefois l'importance de l'élément figuratif de cet agencement et l'impossibilité de distinguer absolument la forme du contenu interprétatif. Dans l'optique littéraire toujours, le «contenu» de la forme est avant tout linguistique et il découlerait, entre autres, du mode figuratif ou du trope dominant de l'écriture. Loin d'être cosmétiques, ces tropes imposent une sorte de «syntaxe» sur le passé: ils l'organisent en «parties» et «totalités», et ils caractérisent la nature de leurs rapports, soit par l'identité (dans le cas d'une synecdoque), par la ressemblance (dans le cas d'une métaphore), par la contiguïté (dans le cas d'une métonymie) ou par l'opposition (dans le cas de l'ironie)[7].

7. Sur la question du «contenu» de la «forme» historique et, notamment, du caractère tropologique de la figuration historique, voir surtout les essais récents de Hayden White, qui ont l'avantage de traiter systématiquement de ce que présume ou ne présume pas une telle formulation, et qui tentent aussi de répondre aux objections possibles, dont «Literary Theory and Historical Writing» (10-13 et 20-22 pour la discussion des tropes que j'évoque ici) dans *Figural Realism. Studies in the Mimesis Effect* (Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1999), et «Historical Emplotment and the Problem of Truth in Historical Representations», dans *ibid.* Ce dernier essai discute, entre autres, de ce qui pourrait constituer une forme littéraire «responsable» et appropriée dans le contexte de l'Holocauste. Voir aussi ses essais rassemblés dans *The Content of the Form. Narrative Discourse and Historical Representation* (Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1987). Sur les tropes, voir aussi Hayden White, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe* (Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1973), 31-38. Voir aussi Nancy Partner, «Hayden White: The Form of the Content», *History and Theory*, 37 (mai 1998): 162-172. Cet essai, publié dans un numéro spécial consacré à «la réception de Hayden White», tente de réconcilier les approches divergentes de Hayden White et de Paul Ricoeur du caractère ultimement narratif de l'histoire. Voir aussi *id.*, «Making Up Lost Time.

Non seulement le discours historique organise-t-il les éléments du passé en parties et totalités, mais il structure aussi le temps en débuts, en fins et en milieux, peut-être même dans ses formes apparamment les plus analytiques et synchroniques. Et si l'on accepte effectivement que le travail explicatif et la conceptualisation effectués par les historiens, en empruntant des modèles à des disciplines telles la démographie, l'économie ou l'archéologie, ne «saurai[en]t rompre tout lien avec le récit» sans que leurs textes perdent leur «caractère historique[8]», il importe de s'attarder à l'ensemble des éléments de l'histoire qui relèvent d'actes de composition narrative. Vue ainsi, comme configuration ayant une affinité avec l'invention d'une intrigue d'ensemble, l'histoire structure le temps en débuts, milieux et fins, en hasards et en nécessités, le découpe, en somme, en unités intelligibles qui se rapportent les unes aux autres, et confère une identité «aux événements et aux personnages, aussi abstraits qu'ils puissent être[9]».

Je ne propose donc pas un survol critique d'un vaste et fécond champ de recherche qui s'étendrait depuis de laborieuses et fines reconstructions archéologiques de sociétés mouvantes, jusqu'aux études littéraires de sources narratives coloniales[10]. Je n'entreprends pas non plus une analyse complète et rigoureuse de la structure narrative d'un seul texte historique. Je tenterai plutôt d'examiner les tropes dominants et certains aspects de la mise en intrigue de trois textes ethnohistoriques complexes et importants, qui traitent de passés d'Amérindiens ayant ressenti l'influence de la présence coloniale française, soit le *Natives and Newcomers* de Bruce Trigger, *The Ordeal of the Longhouse* de Daniel Richter et *The Middle Ground* de Richard White[11]. D'une part, chacun compose, à sa

Writing on the Writing of History», dans Brian Fay, Philip Pomper et Richard T. Vann, *History and Theory. Contemporary Readings* (Malden et Oxford, Blackwell Publishers, 1998), 78-81, sur les tropes et, plus généralement, pour une porte d'entrée élégante à ces questions qui évite résolument les abîmes philosophiques.

8. Paul Ricoeur, *Temps et récit* (Paris, Éditions du Seuil, 1983), I: 315. Les travaux déjà cités de H. White et N. Partner traitent également du caractère ultimement narratif de l'histoire.

9. N. Partner, «Making Up Lost Time», *loc. cit.*, 72.

10. Pour un aperçu de l'étendue du domaine, voir Laurier Turgeon, Denys Delâge et Réal Ouellet, dir., *Transferts culturels et métissages. Amérique/Europe xvie-xxe siècles. Cultural Transfer, America and Europe: 500 Years of Interculturation* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996). Pour un survol très rapide, voir Ken Coates, «Writing First Nations Into Canadian History: A Review of Recent Scholarly Works», *The Canadian Historical Review*, 81 (mars 2000): 99-114.

11. Bruce G. Trigger, *Natives and Newcomers. Canada's «Heroic Age» Reconsidered* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1985), traduit sous le titre *Les Indiens, la fourrure et les Blancs*.

façon, avec le problème de la cohérence et de l'unité narrative qui découle de la coexistence et de l'imbrication de perspectives discordantes ; d'autre part, ces textes confrontent la nécessité d'incarner et de caractériser chacune de ses perspectives. Ce seront essentiellement ces deux aspects de l'architecture des histoires en question qui me retiendront[12].

Certains lecteurs s'étonneront peut-être de trouver quelqu'un dont les contributions récentes ont porté sur les finances coloniales de la Nouvelle-France se livrer à une telle étude. Je m'explique donc, dans la mesure du possible. Il s'agit pour moi d'un premier pas dans le cadre d'une réflexion connexe sur la nature de la culture politique coloniale et sur l'impérialisme français de l'Ancien Régime. Qu'avons-nous appris à cet égard à la suite de la « redécouverte » par l'histoire écrite de passés amérindiens, ne serait-ce que de façon oblique ou implicite ? Pour répondre à la question, il me semblait qu'il fallait d'abord voir où et comment ces histoires mettaient en scène, de façon formelle, leurs acteurs européens et amérindiens. Car, qu'elle privilégie une seule perspective ou qu'elle tente de les multiplier, l'histoire amérindienne trace une silhouette partielle de l'impérialisme français en nous menant à ses confins. Je n'aborde qu'incidemment cette question ici, mais elle reste présente à mon esprit lorsque je me livre à un essai sur les formes littéraires de l'ethnohistoire.

I

Écrire l'histoire, a-t-on souvent dit, c'est réécrire. Dans l'analyse formaliste de Hayden White, l'historien rend intelligible le passé en partie parce qu'il l'encode dans des modes de langage figuratif et dans des catégories d'intrigue que son public reconnaîtra[13]. Et la signification

Français et Amérindiens en Amérique du Nord (Montréal / Paris, Boréal / Seuil, 1990) ; Daniel Richter, *The Ordeal of the Longhouse. The Peoples of the Iroquois League in the Era of Colonization* (Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1992) et Richard White, *The Middle Ground. Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815* (Cambridge, Cambridge University Press, 1991).

12. Pour des exemples relativement récents d'analyses narratives menées par des historiens, voir William Cronon, « A Place for Stories : Nature, History, and Narrative », *The Journal of American History* (mars 1992) : 1347-1376, et Kenneth Dewar, « Where to Begin and How : Narrative Openings in Donald Creighton's Historiography », *The Canadian Historical Review*, 72,3 (septembre 1991) : 348-369.

13. H. White, « The Historical Text as Literary Artifact », dans B. Fay *et al.*, *History and Theory. Contemporary Readings*, *op. cit.*, 16-17 et P. Ricoeur, *Temps et récit*, I : 289. White cite

d'ensemble de l'encodage repose largement sur la transition entre une ancienne et une nouvelle configuration. Au minimum, l'historien transforme, par le biais de son récit, des expériences qui n'ont pas encore de forme, en une forme nouvelle. Toutefois, plutôt que de faire l'expérience de cette « restructuration », le lecteur a l'impression de suivre une révélation progressive. L'idée de réécriture est présente aussi chez ceux qui, comme Paul Ricoeur, acceptent que l'histoire soit ultimement narrative sans cependant réduire la mise en intrigue (ou quasi-mise en intrigue, dans ses formes plus « scientifiques ») qu'elle effectue à une quelconque typologie limitée. Même quand l'histoire fait une pause, pour expliquer à l'aide de théories, de catégories ou de causes empruntées à d'autres « sciences », elle réécrit ; l'explication satisfait dans la mesure où elle rend intelligible ce qui ne l'était pas avant. Ainsi l'historien « réécrit », par exemple, lorsqu'il offre une explication qui n'était pas accessible aux acteurs ou qui diffère des explications antérieures devenues pour lui insuffisantes. Il réécrit aussi, bien sûr, lorsqu'il évacue des interprétations d'ensemble jugées incohérentes. « Le grand historien, écrit Paul Ricoeur, est celui qui réussit à rendre acceptable une nouvelle manière de suivre l'histoire[14]. »

En rendant intelligibles des comportements amérindiens jadis incompris ou occultés, les œuvres pionnières de l'ethnohistoire en Amérique du Nord, depuis *The Conflict of European and Eastern Algonquian Cultures* d'Alfred G. Bailey jusqu'au *Children of Aataentsic* de Bruce Trigger, ont à la longue précipité des reconfigurations radicales, notamment de l'histoire de l'Amérique du Nord-Est[15]. Mais pendant longtemps, celle-ci s'est contentée de rajustements mineurs : ici on dérobait l'initiative de son geste à un explorateur, là on accentuait la brutalité de certains

l'exemple de la Révolution française. Les contemporains d'Edmund Burke en feront une expérience « grotesque », c'est-à-dire inclassifiée et inclassifiable, que l'historien recodera dans le mode de l'ironie en une satire ; Michelet les recodera par le moyen d'une synecdoque en forme romanesque. Par la métonymie, Tocqueville transforme les mêmes événements en tragédie. H. White, « The Historical Text as Literary Artifact », *loc. cit.*, 29-30.

14. P. Ricoeur, *Temps et récit*, I : 275-276, pour la citation et sur la réécriture par l'explication.

15. Alfred G. Bailey, *The Conflict of European and Eastern Algonkian Cultures 1504-1700. A Study in Canadian Civilization* (Toronto, University of Toronto Press, 1969), première édition 1937, et Bruce Trigger, *The Children of Aataentsic : A History of the Huron People to 1660* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1976), 2 vol., traduction française : *Les enfants d'Aataentsic : l'histoire du peuple huron* (Montréal, Libre Expression, 1991). Pour un bref survol de l'évolution de l'ethnohistoire telle que pratiquée au Canada, voir *id.*, « Alfred Bailey – Ethnohistorian », *Acadiensis*, 18 (printemps 1989) : 3-21.

premiers contacts; ailleurs, on soulignait l'ancienneté des réseaux commerciaux dans lesquels s'imbriquaient les Européens. L'ensemble de ces mises au point, aussi perspicaces et justifiées fussent-elles, restèrent par contre tributaires des récits (*master-narratives*) dont elles dénonçaient parfois l'ethnocentrisme. Au pire, l'effet cumulatif de tels rajustements ne débouchait que sur ce que l'auteur amérindien Vine DeLoria a dénommé, dans le contexte américain, une histoire « à apparition éclairs[16] » (*cameo history*) : aux États-Unis, il s'agissait de « prendre quelques plumes », et « d'en orner affectueusement un scénario de "destin manifeste"[17] ». Au terme de sa magistrale étude dont les acteurs principaux étaient les « Enfants d'Aataentsic » (en ressuscitant un vocable autodescriptif, le titre même conviait à un passé oublié), Bruce Trigger ne pouvait qu'avoir une conscience pratique et aiguë de la distance parfois faible séparant historiens de leurs sources écrites et, du même coup, de l'insuffisance d'une éventuelle « cameo history » canadienne. Tant et si bien qu'en 1985, avec la publication de son *Natives and Newcomers. Canada's « Heroic Age » Reconsidered*, il fut l'un des premiers (avec Denys Delâge[18]) à proposer une histoire coloniale reconfigurée. Le titre même annonçait un aspect important de cette réécriture[19]. Pour emprunter le langage de Hayden White, Trigger allait, entre autres, « déstructurer » une version de l'histoire canadienne que l'on pourrait peut-être caractériser de romanesque (vu le triomphe final du héros collectif de la nation...) pour y substituer, ne serait-ce que provisoirement, une nouvelle version empreinte d'ironie satirique[20].

16. Les traductions figurant dans cet article sont les miennes.

17. Vine Deloria, cité dans l'article important de Daniel K. Richter, « Whose Indian History ? », *William and Mary Quarterly*, 3rd Series, 50 (1993) ; voir aussi James H. Merrell, « Some Thoughts on Colonial Historians and American Historians », *ibid.*, 46 (1989) : 94-119.

18. Bruce G. Trigger, *Natives and Newcomers*, *op. cit.* Denys Delâge, *Le pays renversé : Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664* (Montréal, Boréal, 1987). Sur cette monographie, voir la note 57. Voir aussi Rémi Savard et Jean-René Proulx, *Canada. Derrière l'épopée, les Autochtones* (Montréal, Hexagone, 1982). Les tentatives pionnières de réécrire l'histoire coloniale aux États-Unis à la suite des découvertes de la recherche anthropologique sont aussi rédigées dans le mode ironique avec une forme d'intrigue satirique. Voir Francis Jennings, *The Invasion of America : Indians, Colonialism and the Cant of Conquest* (Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1975) et James Axtell, « History as Imagination », dans James Axtell, *Beyond 1492. Encounters in Colonial North America* (New York, Oxford University Press, 1992), 3-24.

19. L'ironie du titre disparaît dans la version française publiée 5 ans plus tard : *Les Indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord*.

20. L'idée de « dé-structuration » n'est pas à confondre avec celle de « déconstruction », qui porte un fardeau conceptuel tout-à-fait distinct. Pour ce qui est de la mise en intrigue, Ricoeur résume l'essentiel de la satire telle que conçue par Northrop Frye : « [...] les histoires conçues sur

Natives and Newcomers, on se rappelle, se fixait un défi de taille : décloisonner l'histoire et l'anthropologie, substituer l'« objectivité » à l'« ethnocentrisme » de l'histoire canadienne, le tout par le biais d'une « étude de cas » des rapports franco-iroquoiens, depuis l'arrivée des Européens jusqu'en 1663[21]. Dans ce livre dense, l'impulsion didactique et des soucis méthodologiques — qui en font d'ailleurs toute la richesse — dissipent la poussée narrative[22]. Lisible néanmoins en filigrane, celle-ci réécrit de façon transparente et par la négation les récits antérieurs qui sanctionnaient implicitement ou explicitement la marginalisation des Amérindiens. Cette réécriture s'effectue à plusieurs niveaux. Le mode figuratif ironique dérobe d'abord des événements connus (arrivée de Jacques Cartier, fondation de Québec, etc.) de leurs significations antérieures et révèle l'écart entre les intentions des acteurs historiques et leurs effets pervers ou contraires. L'intrigue satirique ajoute aussi, au fil de l'histoire, événements et acteurs moins familiers, déstructurant les débuts, les fins et les milieux des récits existants.

À prime abord, le livre semble consacrer une chronologie traditionnelle, axée sur la colonisation européenne. Depuis une « pré »-histoire, dont dix millénaires sont comprimés en un seul chapitre, et qui cesse avec l'arrivée des Européens et de leurs documents écrits, le récit s'étend jusqu'aux débuts du gouvernement royal en 1663, une charnière à peine évidente pour les nations amérindiennes du Nord-Est. L'« Âge héroïque » (qui perd assez rapidement les guillemets du titre), une formule et une unité de temps issues d'historiographies nationalistes en quête d'origines, définit en outre le cœur et la fin du récit, où culmine la question « Qui fonda la Nouvelle-France ? ». Mais la réponse, on se le rappelle, est

le mode ironique tirent leur effet de ce qu'elles frustrent le lecteur de la sorte de résolution qu'il attend d'histoires construites sur le mode romanesque, tragique ou comique. La satire, en ce sens, est polairement opposée au genre romanesque qui montre le triomphe final du héros ; mais elle s'oppose aussi partiellement au moins, au tragique où, à défaut de célébrer la transcendance ultime de l'homme sur le monde déchu, une réconciliation est ménagée pour le spectateur à qui il est donné d'apercevoir la loi qui gouverne ses destins ; la satire prend enfin ses distances par rapport à la réconciliation des hommes entre eux, avec la société et avec le monde, qu'opère la comédie par son dénouement heureux [...] », Ricoeur, *op. cit.*, I : 296-297. Dans la pensée de Frye, bien sûr, il s'agissait d'histoire au sens de récit fictif. C'est Hayden White qui transpose cette typologie au récit historique.

21. B. Trigger, *Natives and Newcomers*, 5. Voir aussi *id.*, « Pour une histoire plus objective des relations entre colonisateurs et Autochtones en Nouvelle-France », *Recherches amérindiennes au Québec*, 11,3 (1981) : 199-204.

22. On y trouve d'ailleurs de nombreux sous-thèmes, entre autres, sur l'histoire de l'archéologie et de la notion anthropologique de « culture ».

diffuse et indirecte (au grand chagrin des étudiants du premier cycle). Elle semble, par ses méandres, rechigner à la tâche que s'était fixée le chapitre. Au terme de ce dernier, la candidature de Samuel de Champlain semblerait on ne peut plus douteuse, en dépit de la ténacité et des projets formels de colonisation de l'explorateur. Trigger nous dépeint plutôt un impatient dont les aspirations sociales bafouent l'expérience *in situ* et le condamnent à bâcler ses rapports avec les Amérindiens[23]. Et puisque aucun poste français ne perdurera sans leur consentement, Montagnais, Hurons et Algonquins feraient également partie de la réponse et peut-être même, paradoxalement, les Iroquois. Les commerçants aussi : François Gravé Du Pont et ceux de sa trempe, et leurs employés plus anonymes, que l'on juge habituellement hostiles à la colonisation. Plus enclins à apprendre des Amérindiens qu'à leur prêcher, ayant des intérêts autres que ceux des officiers du roi, ils auraient davantage contribué à nouer les liens indispensables à l'implantation française en Amérique du Nord. Mais ni les Amérindiens ni, pour la plupart, les marchands ne cherchent à fonder une colonie. Ils veulent, surtout, échanger des objets. Le chapitre dévoile peu à peu sa légère ironie, soulignant en fin de compte toute la banalité d'une quête de fondateurs qui n'ont pas conscience de l'être et les effets pervers des gestes de ceux qui auraient convoité l'accolade.

Non seulement l'intrigue satirique de *Natives and Newcomers* redéfinit-elle les gestes d'acteurs connus, mais elle mine aussi la structure temporelle de récits colonialistes. Ce que fut l'ère héroïque perd son identité héroïque et risque aussi de se dissoudre en pur laps de temps informe. Elle cesserait alors d'être une ère tout court. Sous la plume de Trigger, l'intervalle en question se désarticule des récits romanesques de la genèse d'une nation, qu'elle soit canadienne-française et catholique ou canadienne et biculturelle[24]. Il perd ainsi son rôle narratif crucial de « début » de l'intrigue où s'entrevoient déjà les caractéristiques essentielles des protagonistes et de l'action. Dans un nouveau contexte narratif, sa signification est loin d'être évidente.

Le temps est avant tout archéologique dans cette histoire « corrigée ». Ses débuts sont réajustés vers l'amont, pour rejoindre en principe l'arri-

23. Et avec les protestants, ajouterait peut-être Trigger.

24. Trigger note aussi que des versions héroïques des carrières de Cartier et Champlain ont figuré tant dans l'historiographie de langue anglaise que dans celle écrite en français au Canada.

vée des êtres humains dans le territoire défini par les frontières actuelles du Canada. Puisque *Natives and Newcomers* privilégie non seulement les zones et les communautés touchées par la présence française pendant « l'âge héroïque », mais celles que son auteur jugeait à l'époque les mieux étudiées, le livre étoffe surtout la genèse des communautés iroquoiennes habitant ce que l'auteur appelle les « basses terres du Saint-Laurent ». Par la suite, le temps sera rythmé par le changement culturel tel que défini par des critères anthropologiques généralement matérialistes (démographie, modes de subsistance, culture matérielle, y compris les pratiques mortuaires). De tels arbitres de la signification historique viennent peupler l'histoire canadienne non seulement d'acteurs amérindiens relativement insolites, mais aussi d'événements nouveaux. De la quasi-obscurité (du moins pour les analphabètes de l'archéologie qu'étions beaucoup d'entre nous), surgit entre autres un XIVe siècle révolutionnaire, caractérisé par de profondes transformations sociales : allant de pair avec l'intensification de la culture du maïs, les communautés iroquoiennes s'étalent, certaines se déplacent. Les maisons s'allongent ; la guerre s'intensifie et s'accompagne désormais du sacrifice des prisonniers et du cannibalisme, qui, tout comme les « trois sœurs », s'est peut-être diffusé depuis la méso-Amérique.

Dans cette quasi-intrigue archéologique, les Européens figurent comme acteurs narratifs, surtout dans la mesure où ils constituent à leur insu des « vecteurs » de changement culturel[25]. Aux ères paléo-indienne, archaïque et sylvicole succède… l'ère héroïque, apprivoisée en appendice à un découpage archéologique du temps canadien. À la longue, les expéditions officielles sporadiques et éphémères auront certes des répercussions majeures puisqu'elles appuyeront les prétentions territoriales françaises. Mais selon Trigger, elles auront un impact immédiat plus négligeable sur la technologie ou les croyances amérindiennes. Les objets transitant plus discrètement par des milliers de pêcheurs à l'affût de morues ou de baleines laisseront parmi les communautés côtières des traces bien plus fermes. Néanmoins dans cette histoire qui se veut canadienne autant qu'amérindienne, les expéditions officielles sont elles aussi parfois narrées dans un encombrement de détails toutefois ponctué de « réévaluations » critiques. Les séjours de Jacques Cartier, notamment par le cumul d'entorses aux mœurs locales, incarnent ici toute

25. Ici le langage mathématique emprunté par l'archéologie masque mais n'obscurcit pas tout à fait le caractère narratif de l'histoire.

l'arrogance de l'impérialisme intentionnel de l'époque et démentent l'idée d'une affinité culturelle particulière entre Français et Amérindiens. Plus que cet impérialisme officiel, qui se déclare dans des chartes, cartes et commissions volontaristes, et dans les efforts bâclés de « subjugation » par des officiers du roi, semble dire Trigger, ce seront les objets européens, de pair avec l'effort fourni pour cultiver des liens matériels qui assureront un lendemain à la précaire présence française.

Le tissu temporel du XVIe siècle « archéologique » devient également plus dense. Pour Trigger, la perspective du changement culturel amérindien fait de la disparition finale des Iroquoiens du Saint-Laurent « l'événement le plus important dans l'Est du Canada », du moins « après Cartier[26] ». Elle semble aussi relativiser la part des Européens dans cette disparition, autour de laquelle les hypothèses se bousculent au gré des fouilles archéologiques. Les maladies documentées par l'explorateur (et peut-être d'autres, non documentées, venues dans le sillage des pêcheurs) ont pu tuer une partie des communautés iroquoiennes entre Hochelaga et Stadaconé; celles-ci ont pu succomber lors de guerres inter-iroquoiennes envenimées par la concurrence pour l'accès aux objets européens. Mais la dispersion ultime de ces communautés, comme celle, antérieure, des Iroquoiens situés en amont de ceux rencontrés par Cartier, semble également s'inscrire dans le prolongement de conflits qui s'intensifient depuis bien avant l'arrivée des Européens[27]. Séquences précises et causes demeurent brouillées, et le demeureront peut-être. Ce qui est certain pour Trigger par contre, c'est que ce siècle regorge de signification méthodologique. Son legs matériel, aussi réfractaire qu'il puisse paraître aux historiens, demeure incontournable, même après l'avènement des sources écrites Seule jauge (notamment pour ce

26. B. Trigger, *Natives and Newcomers*, 144.

27. Certains auteurs ont moins tendance à relativiser l'impact de l'arrivée des Européens. C'est le cas, par exemple, de la synthèse récente d'Allan Greer, *The People of New France* (Toronto, University of Toronto Press, 1997), 4. Trigger propose un taux de mortalité de 10 % pour la maladie de l'hiver 1535 à Stadaconé décrite par Cartier (sur une population de 500), un chiffre qui n'expliquerait donc pas la disparition d'une communauté entière. Il rappelle que l'origine européenne de la maladie est d'ailleurs incertaine. Voir Bruce G. Trigger et William R. Swagerty, « Entertaining Strangers : North America in the Sixteenth Century », dans B. Trigger et W. E. Washburn, dir., *op. cit.*, 366. Les interprétations récentes tendent aussi à relativiser l'impact des Européens. Voir, entre autres, les travaux de William Fitzgerald, qui identifie les changements climatiques qui auraient pu contribuer à une concurrence accrue entre groupes iroquoiens. Georges E. Sioui, *Les Wendats. Une civilisation méconnue* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1994), tente d'offrir une lecture « autohistorique » de l'archéologie de la disparition de ceux qu'il appelle les « Nadouek laurentiens ».

qui est des décomptes de population) de l'ancienneté et de la rigueur du contenu ethnographique coulant de plumes convaincues *a priori* de l'atrophie ou de la dégénérescence de sociétés «barbares», ce siècle témoigne aussi de la perception initiale des premiers objets européens par les Amérindiens.

Sources et méthodes archéologiques permettent ainsi à Trigger de tisser des fils européens et amérindiens dans la trame d'un même récit axé sur le changement culturel. De son côté, l'avènement des sources écrites vient définir les enjeux et les acteurs à une échelle temporelle et sociale plus fine que les restes matériels le permettent. Fissures et clivages sociaux s'appréhendent désormais plus aisément, notamment à l'aide du concept des «groupes d'intérêts». Avec cette notion, Trigger trouvait également un outil susceptible de rassembler sur une même scène historique, et sur le même plan conceptuel, Européens et Amérindiens. Non seulement pouvait-il servir à recréer la rationalité animant les gestes d'Amérindiens, tel que lui-même l'avait fait pour les Hurons dans *Children of Aataentsic*, mais il pouvait illuminer tout autant des comportements européens, en particulier ceux dont le legs écrit est mince. Dans les deux cas, les comportements privilégiés s'inscrivent (et se circonscrivent) dans le domaine matériel, tout comme les intérêts «rationnels» dont ils découlent.

Si avec la disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent et, plus tard, avec la destruction de la Huronie, cette histoire prend effectivement des tournures tragiques, sa couleur ironique ne s'efface pourtant pas. Tout au long, Trigger nous rappelle qu'acteurs amérindiens et français s'engagent dans des rapports dont ils ignorent la signification ultime. Ni, par exemple, les Hurons dévastés et divisés, ni les Iroquois qui tuent et adoptent des captifs à une échelle sans précédent à partir des années 1640, ni les jésuites ne comprennent tout à fait le rôle déterminant joué par l'«impérialisme écologique» des pathogènes européens[28]. Dans le

28. Les travaux ultérieurs de Gary Warrick suggèrent que l'effet cumulatif d'une série d'épidémies d'origine européenne frappant pendant les années 1630 contribua grandement à la destruction et à la dispersion de la Huronie, avant même que les Iroquois commencent leurs razzias meurtrières. Ces constats s'inscrivent dans le cadre d'une étude de la population huronne sur la longue durée — qui confirme l'idée d'un XIVe siècle révolutionnaire — la population huronne ayant atteint son apogée à ce moment-là. Cette étude exhaustive de tous les sites archéologiques hurons connus entre la baie Géorgienne et le lac Ontario concorde également avec celles de Dean Snow pour les Agniers pour suggérer que ces épidémies du début du XVIIe siècle sont les premières à sévir dans ces endroits. Gary A. Warrick, *A Population History of the*

cadre d'une tragédie apparente qui, à prime abord, ne semblerait admettre que des victimes ou des vainqueurs, la satire ironique de Trigger laisse entrouverte la porte d'un avenir de coexistence.

Ainsi, l'intrigue de *Natives and Newcomers* se définit non seulement par la négation de versions romanesques du passé, mais aussi contre des solutions de rechange tragiques. Cette juxtaposition de versions irréconciliables du passé ne découle toutefois pas d'un profond pessimisme épistémologique. La satire ironique, ici, ne nie pas la possibilité de comprendre la signification ultime des enjeux humains. Elle a plutôt une fonction critique, celle de renier explicitement des versions jugées inadéquates du passé. En ce sens, l'ironie de Trigger est provisoire, reposant sur une robuste foi en la possibilité de reconstituer une version « corrigée » de l'histoire d'une « mosaïque canadienne ». Cette nouvelle intrigue serait davantage comique que romanesque, les acteurs pluriethniques pouvant à la longue, après maintes crises, et en dépit d'une coexistence houleuse, se réconcilier. Mais il faut admettre qu'entretemps, l'ironie et la négation témoignent malgré eux de la persistance des récits auxquels ils s'opposent.

II

Le procès d'une histoire coloniale triomphaliste n'étant plus à refaire, l'impératif devenait pour bien des auteurs celui de recréer des perspectives amérindiennes plausibles et cohérentes et ce, en dépit des voix s'élevant contre l'appropriation culturelle. Ainsi l'ethnohistorien Daniel Richter n'hésite-t-il pas à revisiter en 1992 le territoire pourtant intensivement patrouillé des études iroquoises. Dans *The Ordeal of the Longhouse*, il cherche non à « réviser » l'histoire du Nord-Est colonial, mais à l'imaginer de nouveau (*re-vision*) à partir de l'Iroquoisie cette fois, plutôt « qu'à partir d'Albany, de Québec ou de Philadelphie ». Cette ligue incontournable, « dont on affirme presque à l'unanimité qu'elle fut la plus imposante force amérindienne du Nord-Est », méritait surtout qu'on tente de l'extirper de ses rôles de barbares antichrétiens ou de pions expansionnistes au service de l'Empire britannique[29].

Huron-Petun, A.D. 900-1650, thèse de Ph.D. (anthropologie), Université McGill, 1990. Voir aussi B. Trigger et W. R. Swagerty, « Entertaining Strangers… », *loc. cit.*, 366.

29. « […] I try in this volume to look at events from Iroquoia outward, rather than from Albany, or Quebec, or Philadelphia inward. » Daniel Richter, *The Ordeal of the Longhouse…*, *op. cit.*, viii, 2, et 4.

Nouvelle perspective et nouvelle mise en intrigue vont de pair. De cette volonté d'innover découlent plusieurs stratégies narratives, dont certaines diamétralement opposées à ce qui a été relevé dans *Natives and Newcomers*. D'une part, pour Richter, la volonté de narrer prime : propos méthodologiques et dialogue critique avec les études existantes sont exilés aux coulisses du texte, du moins en principe[30]. L'auteur veut effacer les traces évidentes de sa propre présence. S'il justifie ce choix surtout en fonction des lecteurs ciblés (« non spécialistes », qu'ils soient historiens, étudiants ou membres du public intéressé), la distance entre lecteur et Iroquois des XVIIe et XVIIIe siècles semble du même coup s'évaporer[31]. Là où le recours à des procédés ironiques permettait à Trigger d'infirmer les versions héroïques de l'histoire canadienne, une synecdoque empruntée aux Cinq Nations domine plutôt le texte de Richter, signalant à nouveau son désir de se libérer d'interprétations existantes, tout en voilant, une fois de plus, l'écart entre lecteurs et sociétés iroquoises disparues.

Richter confère en effet une forme intelligible et une structure au passé iroquois par le biais du trope figuratif de la maison longue. Comme les autres tropes identifiés par la rhétorique néoclassique, la synecdoque conçoit les choses en tant que parties d'une totalité et caractérise la nature des rapports existants entre eux. La « maison longue » du titre de l'ouvrage constitue en effet une riche synecdoque dans la mesure où cette forme d'habitation collective incarne pour l'auteur certains traits essentiels et caractéristiques de l'ensemble de la société iroquoise, depuis sa culture matérielle jusqu'aux domaines contigus que sont la politique et la religion. En outre, son sort (soit l'« épreuve » du titre) permettra de tracer sur plusieurs plans les lignes significatives du processus de colonisation vécu par une société amérindienne complexe et dynamique. Comme simple bâtiment où familles nucléaires issues d'un même lignage maternel partagent des foyers et entreposent leurs récoltes, la maison longue rappelle tout un régime de matrilinéarité, d'horticulture et de réciprocité. Et depuis son apparition en Iroquoisie, jusqu'à son éclipse au profit de constructions unifamiliales dispersées à partir des premières décennies du XVIIIe siècle, la maison longue fera figure d'emblème pour un faisceau de transformations sociales[32].

30. *Ibid.*, 7.

31. Même les spécialistes, en fin de compte, trouvent à boire et à manger dans les 100 pages de notes de références.

32. Sur la forme des habitations iroquoises du XVIIIe siècle, décrites à partir de vestiges archéologiques, voir D. Richter, *The Ordeal of the Longhouse…*, *op. cit.*, 256-263.

L'image contribue d'autant plus au mimétisme de l'historien que les Cinq Nations s'en servent pour désigner leur propre ligue. Telle une immense maison longue couvrant l'Iroquoisie, la ligue *Haudenosaunee* (ou « maison entière » en langue sénéca) abrite cinq « foyers » principaux et définit les rôles rituels dans le même registre figuratif : les Agniers (*ganienkeh* en langue mohawk) gardent la « porte » de l'Est, les Tsonnontouans (Sénécas), celle de l'Ouest, alors que les Onontagués (Onondagas) gardent le feu du Conseil. Les idéaux et pratiques de cette autre vaste maison longue — née à une époque meurtrière, selon la tradition orale et les vestiges archéologiques, et vouée à la « paix et à la puissance » de ses membres — incarnent des éléments essentiels de la culture politique et religieuse iroquoise. Richter « lit » le sort de la ligue tel un baromètre des rapports entre villageois de l'Iroquoisie et de leur capacité d'agir collectivement face aux pressions coloniales.

Comment faire démarrer une histoire qui doit recréer l'expérience vécue de « l'autre côté de la frontière » ? « The story perhaps best begins in the beginning », écrit Richter, dans une phrase inaugurale qui frappe tout autant par sa dissonance que par sa redondance allusive[33]. Anxiété et soulagement, doute et certitude s'y côtoient en effet sans tout à fait se neutraliser. Ce « peut-être » traduit l'anxiété de celui qui, conscient de son statut de *non-participant observer*, relève néanmoins le défi de faire d'une perspective iroquoise le fil conducteur de son texte. On y lit aussi l'humilité de tout historien respectueux de l'éloignement définitif de passés révolus, qui l'oblige non seulement à façonner des débuts et des fins autant qu'à les découvrir, mais à se contenter de cet état de choses déconcertant. Suit l'apparente certitude qu'il existe néanmoins un début inéluctable. Et cette certitude devient moins étonnante lorsqu'on constate que Richter choisit un point de départ aussi porteur de signification et aussi insistant que cet autre *in the beginning* passé sous silence ici, soit celui de la Genèse judéo-chrétienne. Son début, donc, Richter l'empruntera au mythe de la création du monde iroquoien terrestre. En tissant discrètement une synthèse des multiples versions transcrites des traditions orales cosmogoniques, dont aucune ne fut enregistrée avant l'arrivée des Européens, Richter ouvre son récit en créant un effet de vérisimilitude qui, une fois de plus, invite le lecteur à imaginer un passé réel[34].

33. *Ibid.*, 8.

34. Il existe plus de 40 versions écrites de la légende racontant l'origine du monde iroquois, dont la première est celle rapportée par Gabriel Sagard en 1632. Le mythe est partagé par toutes

À travers la chute de celle qui engendra les Iroquois, depuis son pays céleste d'origine jusqu'au monde érigé sur le dos d'une tortue, il semble céder, s'efforce de céder, la parole à ses protagonistes amérindiens. Chemin faisant, il insère un espace important du Nord-Est colonial dans l'univers mental de ceux et celles qui s'identifient comme étant les Enfants d'Aataentsic (*Sky Woman* dans le texte de Richter). Du même coup, toute une géographie et une cartographie coloniale s'effacent du récit. Les Européens, encore absents, s'y insèreront plus tard en tant qu'incarnations des épreuves vécues par les Iroquois (missionnaires, commerçants, militaires, captifs, etc.). Quant aux Français du milieu du XVIIe siècle, ils se transforment en «pesky interlopers», dépassés par des événements qu'ils ne comprennent pas. Dollard des Ormeaux n'existe pas dans la perspective iroquoise telle qu'écrite par un ethnohistorien américain vers la fin du XXe siècle.

Le récit de la dégringolade mythique d'Aataentsic sera lui-même lu comme une synecdoque interne pour une série de «motifs culturels» mis en cause pendant l'«épreuve» de la maison longue[35] : dans l'effort des habitants du village céleste de guérir le mari de celle qui chutera en déracinant un arbre, tel que le préconisait le rêve du malade, par exemple, l'ethnohistorien voit l'écho d'une riche vie communautaire qui devait animer les camps, hameaux et villages, et dont témoignent les sites archéologiques iroquois datant de la veille de la présence européenne[36]. De même le bon jumeau du mythe apprend aux humains à planter le maïs, mais exprime la crainte qu'en oubliant les cérémonies dont il les avait dotés, ces derniers en viendraient à s'entretuer[37]. Ici encore, le mythe semble évoluer au diapason de transformations

les sociétés iroquoiennes du Nord-Est. Pour un traitement autohistorique récent, voir G. E. Sioui, *op. cit.*, 9-88.

35. D. Richter, *op. cit.*, 8.

36. *Ibid.*, 15-17. Richter souligne également le fait que le mythe recèle un exemple de l'importance accordée à la réalisation de rêves, notamment lorsque ceux-ci semblent exprimer un désir inassouvi ; voir 25-26.

37. Dans la version du mythe relayée par Richter, les jumeaux sont les petits-fils de celle qui tomba du ciel. D'autres anthrolopologues et historiens «liront» le mythe de façon distincte : Dean Snow, qui ouvre également sa synthèse sur les Iroquois par le récit du mythe des origines (suivi, comme chez Richter, d'une discussion des «origines archéologiques»), en tire une leçon sur la «moralité» iroquoise. Sioui offre également une interprétation morale du récit d'Aataentsic ; G. Sioui, *op. cit.*, 72-82. Il va bien plus loin : «Les histoires wendates et amérindiennes en général sont si moralisantes qu'on pourrait dire qu'elles n'ont d'autre fonction que de constituer un code moral.» (p. 72).

sociales qui s'étendent sur plusieurs siècles, depuis l'apparition de l'horticulture jusqu'à l'intensification des guerres iroquoiennes. Sans en tenter l'analyse, l'auteur établit un parallèle qu'une version composite et décontextualisée du mythe ne justifierait pas. Loin de décoder une signification intégrale du mythe ou de recréer des mises en scène de performances orales, le texte de Richter s'en sert pour définir et annoncer les thèmes du récit, tout en corroborant à l'aide d'autres types de sources certains éléments qui y sont incrustés.

Si la tradition orale joue un rôle de premier plan dans l'ouverture de l'histoire (et dans sa «clôture», comme on le verra ci-dessous), il est évident qu'elle ne peut à elle seule asseoir la perspective iroquoise telle que Richter l'appréhende. Outre les deux mythes primordiaux qui bornent son texte et d'occasionnelles paroles extraites de procès-verbaux diplomatiques, les vives voix iroquoises (traduites…) se font rares dans le cœur du récit de «l'épreuve» des Iroquois[38]. Nonobstant tout le respect que l'on puisse ou que l'on doive vouer aux porteurs privilégiés des paroles de leurs ancêtres, dans un sens non trivial, l'historien, même amérindien, est à l'affût de réelles perspectives qui se sont éteintes avec ceux qui les vivaient et pensaient. D'un autre côté (et c'est en partie pour cela que d'aucuns font état d'«incommensurabilité»), la perspective amérindienne dont il s'agit est une création de l'historien, fruit de l'exégèse tant de restes archéologiques et d'écrits coloniaux que de traditions orales. Comme celle de bien des œuvres historiques, l'intrigue enchâsse acteurs, gestes et scènes en tant que témoins d'une culture collective changeante. Et force est de constater que, telle que dépeinte par Richter, celle-ci évolue surtout en réaction à des forces européennes de plus en plus directes et intenses[39].

À l'intérieur de ces limites, recréer la perspective iroquoise, pour Richter, c'est aussi tenter d'humaniser («réécrire»...) ce que juge monstrueux ou barbare le côté européen de la frontière, en s'attardant notam-

38. Apparemment, la tradition orale figure encore plus rarement dans l'ensemble de la production ethnohistorique en Amérique du Nord. Selon Toby Morantz, «A survey my graduate seminar of 1997 made of the articles in the journal *Ethnohistory* [qui débute en 1954] reveals that although recognized as an important source, [*sic*] very few writers until the late 1980s actually incorporated oral history in their research.» Toby Morantz, «The Past and the Future of Ethnohistory», *loc. cit.*, 73.

39. Il suffit d'observer le titre d'un bon nombre des chapitres pour s'en persuader: «The Economic Lifeline to the Dutch», «The Revolt of the Francophiles», «The Ascent of the Anglophiles», etc. De même, les orateurs iroquois cités dans le texte sont souvent les porte-parole des factions évoquées dans ces titres.

ment à reconstituer la logique de gestes qui ne cessent de rendre perplexes même les historiens. L'étendue et la fréquence des guerres iroquoises du XVIIe siècle défiaient la compréhension, d'autant plus que la « grande ligue pour la paix et la puissance» incarnait le vœu profond de ses membres de garder entre eux la paix à travers l'exercice collectif de rituels prescrits par ses fondateurs mythiques, Deganawida et Hiawatha. Ayant constaté le paradoxe, Richter l'amplifie en épisodes de tragédie ironique. Initialement en marge des réseaux où circulent les objets européens, et bientôt fauchés par les épidémies, les acteurs iroquois s'enlisent en une spirale meurtrière que dictent des impératifs culturels associés à l'harmonie et à la puissance spirituelle. Pour remplacer les morts, atténuer le deuil des survivants et accéder, entre autres, aux métaux désormais essentiels à la guerre, les Iroquois frappent et recherchent des captifs sur une aire qui s'étend au rythme des pertes démographiques[40]. L'épreuve de la présence européenne transformera les idéaux d'une ligue davantage religieuse que politique en une pratique de « guerre et de survie[41] ». L'afflux de captifs de tous azimuts comblera en partie les pertes physiques sans cependant cautériser la plaie spirituelle. Les arrivées seront trop nombreuses pour que leurs hôtes iroquois puissent aisément détruire des identités sociales préalables. Des fissures en résultent, que missionnaires (jésuites, notamment) et guerres intercoloniales approfondiront, suscitant de nouvelles pertes par l'exode[42]. Éprouvée, transformée, la ligue subsiste néanmoins, sa survivance étant de plus en plus consciemment associée à l'exercice de rites, plutôt qu'à un mode de vie ou à des structures sociales particulières.

Les événements racontés cessent dans les années 1720, les Iroquois ne vivant plus de l'« autre côté de la frontière » depuis l'érection parmi eux des forts Niagara et Oswego, et depuis l'arrivée de colons de la

40. L'ouvrage récent de Roland Viau, *Enfants du néant et mangeurs d'âmes. Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne* (Montréal, Boréal, 1998) reprend la notion que les guerres du XVIIe siècle sont avant tout des guerres de deuil et étoffe le portrait des différentes sortes de partis de guerre. Il innove, non sans controverse, lorsqu'il propose que l'explosion de la prise de captifs a peut-être contribué à la création d'une société de classes chez les Iroquois.

41. Richter distingue notamment entre la Ligue des Cinq Nations, dont la genèse précède l'arrivée des Européens, et qui se voue surtout au maintien d'une unité et d'un pouvoir spirituel, et la *Confédération* iroquoise, qui s'occuperait plutôt des relations diplomatiques, et qui surgit de l'enlisement des Iroquois dans les guerres impériales européennes.

42. L'exode de ceux venant des villages de l'Est de l'Iroquoisie où les conflits entre chrétiens et non-chrétiens sont les plus acharnés, en est une des plus importantes. Voir D. Richter, *op. cit.*, 120.

Pennsylvanie avides de terres. La clôture du récit amène un retour aux débuts mythiques. Cette fois, Richter cède la parole à un Iroquois précis, un anglican, qui raconte avec délibération, cherchant à ne pas trébucher, et surtout à ne pas oublier, la Bonne et Heureuse nouvelle de Deganawida. Par rapport à l'intrigue profonde, il ne s'agirait cependant que d'une sorte de sursis puisque, selon Richter, l'épreuve est loin de cesser.

Malgré cette ombre de doute final, la cohérence narrative de l'ouvrage de Daniel Richter repose largement sur l'identité continue de son protagoniste collectif. Ce dernier ne cesse d'être identifiable par le biais de sa « culture » persistante, même si cette culture se trouve réduite à ses traits essentiels sous l'effet d'une frontière coloniale qui la ronge en se mouvant. Cet agent narratif collectif est certes hétéroclite. Il s'agit après tout de *Cinq* Nations différentes qui ne reconnaissent aucune autorité coercitive. Et ce caractère composite, entériné dans les rites même de la Ligue, ne fera que s'amplifier avec l'absorption massive et pénible de captifs. La politique et la diplomatie iroquoises, écrit l'auteur, « telle la physique post-einsteinienne », ressemblaient à « un monde de particules constamment agitées qui se combinent et se recombinent en des configurations diverses[43] ». Mais ce qui ne fait aucun doute, c'est que ces particules évoluent toutes dans un même champ constamment reconnaissable en dépit des forces exogènes qui s'y exercent.

III

En cherchant à se ranger de l'« autre côté » de la frontière, l'histoire amérindienne a peut-être inévitablement ressuscité malgré elle une métaphore que certains croyaient moribonde, victime des obus critiques qui longtemps ont plu sur la thèse de Frederick Jackson Turner. Si le mythe persiste dans une certaine mesure dans le monde des documentaires télévisés[44], peu d'historiens américains songeraient à louer les pionniers typiques qui, en défrichant des terres « sauvages », deviennent les chefs de file de la civilisation et du progrès, apportant la démocratie, l'égalitarisme et l'initiative individuelle, et laissant derrière eux tout ce que l'Europe pouvait avoir de sclérosé. En revanche, ils ne rejettent pas tous d'emblée l'idée que le contact entre membres de sociétés initiale-

43. *Ibid.*, 7.

44. Voir par exemple le *Lewis and Clark* réalisé pour la chaîne PBS. Les narrateurs enthousiastes n'hésitent pas à nous signaler les moments évocateurs de l'Amérique « at its Best ».

ment distinctes peut donner lieu à des formes culturelles nouvelles[45]. Et un autre courant d'idées, anthropologiques cette fois, sous-tend la renaissance actuelle, quoique sous forme métamorphosée, du trope métaphorique de la frontière. Il s'agit en gros de la critique livrée contre ceux qui manipuleraient la notion de culture comme un tout organique qui se forme et se reforme dans un vase clos aux parois bien définies et identifiables.

Ces courants se rejoignent dans l'écriture de l'historien Richard White qui, à divers moments, s'est penché non seulement sur l'histoire amérindienne, mais sur celle de l'environnement et celle désormais dénommée la *New Western History.* Ils convergent notamment dans son troisième livre, *The Middle Ground. Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*[46] qui, au moment de sa parution en 1991, a reçu de Bruce Trigger l'accolade du «livre ethnohistorique peut-être le plus important de la décennie[47]». Sans être à l'abri de critiques, le livre n'a effectivement pas cessé depuis d'influencer, en vertu de sa propre force narrative, la mise en intrigue des passés amérindiens et coloniaux.

À l'instar du critique James Clifford qu'il cite en exergue, Richard White récuse l'instinct (qu'ils jugent tous deux nostalgique) de privilégier une illusoire authenticité culturelle au point d'assimiler le changement à la dégradation[48]. Clifford s'adressait tout particulièrement aux

45. Deux synthèses récentes témoignent de cette renaissance. Voir Colin Calloway, *New Worlds for All. Indians, Europeans and the Remaking of Early America* (Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997) et Gregory H. Nobles, *American Frontiers. Cultural Encounters and Continental Conquest* (New York, Hill and Wang, 1997). Voir aussi Andrew R. L. Cayton et Fredrika Teute, dir., *Contact Points. American Frontiers from the Mohawk Valley to the Mississippi, 1750-1830* (Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998). Dans l'histoire de l'Amérique latine (et voir aussi à cet égard la note 57), la notion de «frontière économique» a permis d'identifier d'importants échanges locaux obscurcis dans les histoires privilégiant les échanges transatlantiques et une perspective impériale. Cette notion a été reprise par Daniel Usner dans le contexte de la Louisiane. Pour Usner, la formule du «frontier exchange economy» résout le problème de la mise en scène simultanée d'Européens, d'Amérindiens et d'esclaves, puisque tous y participent en dépit des interdits mercantilistes de la colonie française. Daniel Usner, *Indians, Settlers, and Slaves in a Frontier Exchange Economy: The Lower Mississippi Valley Before 1783* (Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1992).

46. Richard White, *The Middle Ground...*, *op. cit.*

47. Bruce Trigger, compte rendu de l'ouvrage de R. White, *The Pacific Historical Review*, 61 (août 1992): 421-422.

48. Le passage cité en exergue par White (p. ix) est le suivant: «Stories of cultural contact and change have been structured by a pervasive dichotomy: absorption by the other or resistance to the other. A fear of lost identity, a Puritan taboo on mixing beliefs and bodies, hangs over the process. Yet what if identity is conceived not as [a] boundary to be maintained but as a nexus of relations and transactions actively engaging a subject? The story or stories of

anthropologues ayant produit des ethnographies au XXe siècle, et le glas qu'il sonne pour des cultures fixes ou cohérentes concerne avant tout le monde « moderne » de migrations et d'échanges frénétiques[49]. Mais White trouvera en ces images de fragmentation et de fluidité de quoi nourrir un portrait des contacts entre Amérindiens et Européens depuis les années 1650 jusqu'à la seconde décennie du XIXe siècle, soit la fin du dernier conflit armé entre l'Amérique du Nord britannique et la nouvelle république américaine. Il commence par y puiser l'idée qu'une nostalgie pour l'intégrité culturelle engourdit l'imagination historique :

> L'histoire des rapports entre les Indiens et les Blancs donne rarement lieu à des histoires complexes. Les Indiens sont le rocher, les peuples européens sont la mer et l'histoire semble être une tourmente perpétuelle. L'issue n'en a été que double : la mer érode le rocher et le dissout ; ou la mer érode le rocher, mais ne peut enfin absorber les restes ébréchés, qui endurent leur sort. De la première issue découlent des histoires de conquête et d'assimilation ; de la seconde, des histoires de persistance culturelle[50].

Pour échapper à ce qu'il conçoit donc comme une impasse, White ne dirigera son regard ni sur le côté amérindien ni sur le côté européen d'une frontière putative, conçue comme une ligne de démarcation, mais plutôt sur une zone de fortes interactions entre sociétés différentes. Partant, l'unité de son récit reposera d'abord sur la continuité du lieu, soit cette région que les Français dénommeront « le pays d'en haut ». L'histoire sera donc davantage régionale que « tribale ». À l'intérieur de ce cadre géographique relativement précis, White façonne un récit qui se veut circulaire (j'y reviendrai), mais dont l'aspect cyclique du flux et du reflux de sa métaphore centrale du *middle ground* paraît plus insistant. Celle-ci s'élabore la plupart du temps en une série imposante, parfois même étourdissante, de vignettes micro-historiques qui concrétisent, en y attachant souvent les noms et les gestes de particuliers, la notion

interaction must then be more complex, less linear and teleological. » James Clifford, *The Predicament of Culture : Twentieth-Century Ethnography, Literature and Art* (Cambridge, Harvard University Press, 1988).

49. Voir Adam Kuper, *Culture*, *op. cit.*, 200-225, qui situe Clifford (qui n'est pas anthropologue de formation) dans le courant d'idées entourant la notion de culture.

50. « The history of Indian-white relations has not usually produced complex stories. Indians are the rock, Europeans are the sea, and history seems a constant storm. There have been but two outcomes : the sea wears down and dissolves the rock ; or the sea erodes the rock, but cannot finally absorb its battered remnant, which endures. The first outcome produces stories of conquest and assimilation ; the second produces stories of cultural persistence. » R. White, *The Middle Ground*, *op. cit.*, ix.

abstraite d'interaction entre sociétés dissemblables. S'il exige beaucoup de la part du lecteur, ce pullulement d'études de cas offre l'expression formelle d'une vision fragmentaire et évolutive de la culture. Il peint aussi, à grande échelle, les confins parfois surprenants de l'impérialisme où les démêlés locaux peuvent avoir l'effet du battement d'aile de papillons...

Qu'ils arrivent ou non au bout de ce livre dense[51], bien des lecteurs n'en retiendront à tort qu'une version simplifiée de la métaphore du *middle ground*. Celle-ci court entre autres le risque d'être réduite à un synonyme de la frontière[52] ou à une formule passe-partout pour les aspects bénins de la rencontre entre sociétés coloniales et amérindiennes, dont l'alliance entre les Français et les Algonquiens des Grands Lacs serait le prototype[53]. Mais telle que manipulée par White, cette métaphore loge aussi dans le registre plus vaste de la fragmentation, dont elle constitue une issue possible et parfois réconfortante parmi d'autres qui le sont nettement moins. Ce registre plus inquiétant s'annonce dès le début du récit et lui confère sa circularité. Le livre s'ouvre, en effet, et s'achèvera, en des scènes de dislocation et d'exil. D'abord, tirant bon parti narratif de son propre tâtonnement, White place le lecteur dans ce qu'il appelle la pénombre du pays-d'en-haut, de la fin des années 1640, soit au delà de la Huronie et des témoignages de missionnaires. Pénombre pour l'historien, qui doit composer avec les fragments déconcertants que sont les quelques paroles miamies recueillies un siècle et demi plus tard, ou avec la poignée de témoignages rétrospectifs rédigés par des contemporains européens déboussolés. Pénombre aussi pour des survivants algonquiens qui, ravagés par les inévitables épidémies et les incursions iroquoises, prennent la fuite et tentent de se refaire une vie dans des villages de réfugiés multiethniques

51. Il fait plus de 500 pages.

52. Gregory Dowd, auteur d'un ouvrage important qui partage avec celui de Richter l'idée de la contiguïté entre sphères politiques et religieuses, et avec White celle de l'importance accordée à des villages multiethniques comme unité d'analyse (*A Spirited Resistance. The North American Indian Struggle for Unity* (Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1993)) rappelle que la «frontière» et le «middle ground» sont des concepts différents. G. Dowd, «"Insidious Friends": Gift-Giving and the Cherokee-British Alliance in the Seven Years' War», dans Andrew R. L. Cayton et Fredrika Teute, dir., *Contact Points...*, *op. cit.*, 117-118.

53. La métaphore permet à l'auteur de «contrôler» une quantité époustouflante de sources, mais il faut admettre que, par moments, elle cesse de jouer un rôle référentiel et dégénère en vacuité littérale ou auto-référentielle. C'est notamment le cas lorsque White tente de «définir» la métaphore.

et parfois violents[54]. Pénombre, enfin, pour les Radisson, Chouart, Perrot ou Allouez qui tentent de s'orienter dans un monde d'autant plus imprévisible qu'il vient d'être disloqué.

C'est presque avec soulagement que le lecteur suit l'élaboration de la métaphore du « middle ground » après cette troublante mise en scène de départ. Il tient à ce que l'historien surmonte l'inintelligibilité de ce passé et il veut, de surcroît, être assuré que ceux qui l'habitaient ont su en tempérer le « chaos » ou la violence. Ainsi, l'idée que Français et villageois algonquiens ont voulu et ont pu forger, au milieu du danger et de l'incompréhension mutuelle, un ensemble de pratiques nouvelles et de significations plus ou moins partagées, tant sur le plan de la « diplomatie formelle, que dans la vie de tous les jours », paraît tout à fait plausible, comme une solution humaine à une situation intolérable[55]. Elle semble d'autant plus persuasive qu'elle ne repose sur aucune affinité ou prédisposition préalable, mais sur une convergence limitée d'intérêts largement matériels et sur certains éléments culturels existants. D'une part, les villageois algonquiens convoitent des objets européens et espèrent la venue de médiateurs qui, pour être efficaces, doivent être généreux et donc bien nantis. D'autre part, les missionnaires, les autorités coloniales et les commerçants de fourrure ont un certain succès par rapport à leurs propres objectifs dans la mesure où ils sont reconnus comme des pères ou des frères algonquiens et où ils répriment leurs instincts dominateurs de pères français. Les processus souvent précaires d'« accommodement » et de « malentendus créateurs » qui, selon White, sont à l'œuvre dans le pays-d'en-haut tiennent compte aussi des rapports de force. Si les gouverneurs généraux expérimentés de la Nouvelle-France (et, plus tard, les autorités coloniales britanniques, du moins après la débâcle des conflits symbolisés par celui de Pontiac) consentent à jouer le rôle du paternel et généreux Onontio médiateur qu'on attend d'eux, c'est qu'ils

54. Ce point de départ (détaillé dans un premier chapitre intitulé « Refugees : A World Made of Fragments ») est justement un des éléments qui sèment le doute chez d'autres ethnohistoriens. Certains jugent exagéré le rôle meurtrier attribué aux Iroquois, tandis que d'autres disputent le fait même de la fragmentation et de la dispersion de certains groupes algonquiens. Voir à ce propos les travaux de William James Newbigging, *The History of the French-Ottawa Alliance, 1613-1763*, thèse de Ph.D., Université de Toronto, 1994. White reconnaît toutefois que ces villages multiethniques « algonquiens » sont aussi habités par des Iroquoiens, dont les Hurons et les Pétuns, ainsi que par d'autres Amérindiens de langue sioue, tels les Winnebagos. Les conséquences de ces élisions pour le portrait des pratiques et des « systèmes de sens » produits dans le pays-d'en-haut sont moins évidentes.

55. R. White, *op. cit.*, 53.

ne peuvent faire autrement, faute de ressources, d'une part, et, d'autre part, parce qu'ils ont appris que l'exercice de la force n'a que des effets pervers[56].

À travers ses virages micro-historiques, le trope du « middle ground » permet d'explorer les gestes d'une foule d'acteurs amérindiens et européens et de bien d'autres aux identités sociales plus ambiguës (dont Pontiac et Tecumseh ne sont que les mieux connus de ceux évoqués) à une échelle susceptible en principe, sinon toujours en pratique, d'éviter déterminismes et réifications, qu'ils soient culturels, politiques ou économiques[57]. Pour ne citer qu'un épisode parmi peut-être une cinquantaine du genre, le cas du chef La Demoiselle, meneur dans la vallée de l'Ohio d'une faction miamie hostile aux Français durant l'intervalle séparant les guerres de Succession d'Autriche et de Sept Ans, illustre la manipulation simultanée d'échelles historiques différentes. En La Demoiselle, White évoque ses thèmes principaux: fragmentation,

56. White offre les confédérations iroquoises et huronnes comme exemples iroquoiens de l'élaboration d'un « middle ground » et il suggère en outre qu'avant les Français, les Potawatamis ont rempli la fonction de médiateurs entre Algonquiens.

57. Il évite notamment les excès de modèles rigides de dépendance économique coloniale, tels ceux inspirés des théories de l'économie monde. L'attrait initial d'un tel modèle pour certains ethnohistoriens était qu'il pouvait rassembler sur une même scène historique plusieurs sociétés coloniales et amérindiennes, et par là rompre avec la téléologie d'histoires coloniales « nationales ». À cet égard, *Le Pays renversé* de Denys Delâge représente, comme *The Middle Ground*, une forme plus « cohérente », sous un angle narratif, d'intégration d'histoires amérindienne et coloniales. Cependant, le modèle d'échange inégal laisse peu ou pas de marge de manœuvre aux Amérindiens qui sombrent presque immédiatement dans une dépendance destructrice. Il est peut-être aussi intéressant de noter que dans un livre publié antérieurement, White faisait le portrait de trois sociétés amérindiennes de plus en plus dépendantes, et vivant dans un environnement de plus en plus dégradé en vertu de leur imbrication dans une économie du marché. Pour les Choctaws, alliés des Français en Louisiane, le processus s'amorce dès le XVIIIe siècle, selon R. White, dans *The Roots of Dependency: Subsistence, Environment, and Social Change Among the Choctaws, Pawnees, and Navajos* (Lincoln, University of Nebraska Press, 1983). À l'instar des historiens de l'Amérique latine et à la suite des études archéologiques de Dean Anderson, White tend à faire différer l'impact de la dépendance économique dans le pays-d'en-haut. R. White, *The Middle Ground...*, *op. cit.*, 136-140. Sur l'Amérique latine, voir Steven J. Stern, « Feudalism, Capitalism, and the World System in the Perspective of Latin America and the Caribbean », *American Historical Review*, 93 (octobre 1988), et la discussion qui suit, 829-897. Voir aussi les commentaires de Peter Cook sur le thème du rapport entre cultures amérindiennes et évolution d'une économie mondiale dans le livre de Richard White. Peter L. Cook, « Symbolic and Material Exchange in Intercultural diplomacy: The French and the Hodenosaunee in the Early Eigtheenth Century », dans Jo-Anne Fiske, Susan Sleeper Smith, William Wicken, dir., *New Faces on the Fur Trade. Selected Papers of the Seventh North-American Fur-Trade Conference*, Halifax, Nouvelle-Écosse, 1995 (East Lansing, Michigan State University Press, 1998), 82-83.

restructuration de formes de cultures et d'identités nouvelles, imbrication d'enjeux locaux et impériaux, précarité des accommodements culturels, notamment entre Européens et Amérindiens. En gros, la montée d'un étranger dans une société hiérarchique, qui traditionnellement aurait choisi ses chefs civils parmi les patrilignes héréditaires, est d'abord une innovation provoquée par des épidémies récentes qui ont permis l'émergence de formes nouvelles et rivales d'autorité. La Demoiselle consolide sa nouvelle position en obtenant l'accès aux marchandises britanniques et en ralliant d'autres villageois désabusés par la défaillance récente d'un gouverneur général français inexpérimenté dans son rôle de père algonquien généreux. Ainsi l'impérialisme se trouve-t-il à la remorque des conflits villageois du pays-d'en-haut[58]. Aucun exercice de force française « officielle » ne peut empêcher de telles ruptures ni les résorber. Celles-ci s'éteindront après le meurtre de La Demoiselle (tué par un Métis, mangé rituellement par des « Enfants algonquiens d'Onontio ») et à la suite des crises de subsistances occasionnées par la popularité insoutenable de son village.

Le récit s'achève en un autre portrait symptomatique. Cette fois, dans le mythe posthume entourant le chef Chouanon Tecumseh, abattu lors de la guerre de 1812, et dans la survie pathétique de son frère, le prophète Tenkswatawa, White évoque l'extinction, qui ne peut être définitive, de sa métaphore complexe d'accommodement[59]. Mort, Tecumseh devient pour les Américains un symbole du seul « Indien » acceptable : celui qui, selon les témoignages de généraux tant américains que britanniques, aurait pu leur ressembler. Sa tentative de pallier les conditions sociales difficiles du pays-d'en-haut en forgeant une alliance avec ceux qui rejetaient un mode de vie « blanc » sera vite oubliée[60]. Tenkswatawa, borgne, prônant la migration des Chouanons vers des terres réservées aux Indiens, flétri par eux comme sorcier pour l'impuissance de ses

58. L'épisode de La Demoiselle, que je schématise grossièrement ici, et qui est présenté de façon plus hypothétique, reposant sur une fine lecture de traditions orales et de rapports coloniaux, et sur la considération d'un ensemble de facteurs économiques et environnementaux entre autres, se trouve dans le chapitre intitulé « Republicans and Rebels ». Pour la mort de La Demoiselle, voir 228-231.

59. White n'explore que le mythe américain entourant Tecumseh. Sa discussion aurait pu prendre un détour enrichissant en examinant l'usage qu'en fait le mythe loyaliste du Haut-Canada.

60. Sur les origines de l'adoption d'un vocabulaire de couleur et de « race » parmi les Amérindiens, voir le texte évocateur de Nancy Shoemaker, « How Indians Got to Be Red », *American Historical Review*, 102 (1997) : 625-644.

visions, devient l'exotique objet d'étude d'un anthropologue. Désormais, ni la colonie britannique ni la république n'auront besoin d'alliés, alors qu'un raz de marée de citoyens et de colons avides de terre se prépare. Les rapports de force basculeront et cesseront de retenir ceux qui aimeraient voir disparaître les sociétés amérindiennes distinctes. Au delà de 1815, apparemment, se dessine un simple récit de conquête et d'assimilation, l'accommodement s'étant déplacé vers d'autres frontières.

IV

Avant de prendre la plume, Richard White croyait écrire l'histoire du chef chouanon Tecumseh ; Daniel Richter, celle d'une frontière multiethnique new-yorkaise du XVIIIe siècle[61]. Que l'appréhension du passé de ces deux auteurs se soit en fin de compte transformée si intégralement témoigne certainement des fruits et aléas de la recherche et de l'amas de découvertes imprévues. Mais cette expérience (si familière aux historiens) témoigne peut-être aussi de l'importance de l'écriture en tant qu'acte configurant.

Nous avons l'habitude, dans le langage courant, d'assimiler l'ironie au sarcasme. On ne voit dans les autres tropes, pour peu qu'on les reconnaisse, que des figures de style dont le rôle, inévitablement superficiel, est celui d'embellir. On croit pouvoir aisément s'en passer au profit d'un langage plus près de la réalité parce que plus littéral. Or dans le sillage du tournant linguistique, notre intuition mérite d'être scrutée de nouveau. Si l'on accepte que le langage est rarement transparent, et que la distinction entre langage figuré et littéral est moins nette qu'elle le semblerait *a priori* (ce qui n'équivaut pas à priver le langage de toute capacité référentielle), l'idée de s'attarder au « contenu » des tropes dans le discours historique devient moins insensée, moins paradoxale. Il devient tout aussi raisonnable de repenser la source de notre méfiance à l'égard de textes qui nous paraissent trahir le passé parce que trop « littéraires » et empreints de « rhétorique » manipulatrice. Peut-être est-ce moins la présence même de traits littéraires qui nous incommode que l'inadaptation des formes choisies aux perspectives et aux recherches qu'exige notre sens actuel de la vérité historique.

61. R. White, *The Middle Ground...*, *op. cit.*, xv. D. Richter, *The Ordeal of the Longhouse....*, *op. cit.*, vii.

Les trois textes ethnohistoriques dont il a été question ici traduisent des recherches et des modèles conceptuels empruntés à des disciplines dotées d'un langage technique spécialisé. Mais ils ambitionnent aussi de faire revivre d'autres aspects du passé écartés de telles analyses, et de rassembler tous ces éléments en une «synthèse» narrative de «l'hétérogène[62]». Si *Natives and Newcomers*, de son côté, constitue à bien des égards une synthèse archéologique, son impact «historique» découle largement de l'atteinte portée contre des mises en intrigue colonialistes. Et *The Middle Ground*, d'autre part, n'est pas réductible à une longue démonstration de la persistance dans les Grands Lacs de ce que les archéologues qualifieraient de *non-directed cultural change*[63]. Sans être exactement le *Tristram Shandy* de l'histoire amérindienne, comme le proposait Richard White, ce livre partage avec le roman iconoclaste du XVIIIe siècle une sorte de réalisme impressionniste[64]. Que nous acceptions ou non tous les arguments anthropologiques précis qui s'insinuent au fil du récit, nous avons l'impression d'avoir mieux saisi, grâce au trope du «middle ground», quelques aspects importants d'une réalité parfois confuse, contingente. De même, la synecdoque de la maison longue, nous l'avons vu, ne se réduit pas non plus à une formulation heureuse mais décorative. Elle fait partie intégrale de l'interprétation de Daniel Richter, assignant un rôle et une signification possible aux fragments épars de passés iroquois, contribuant de façon significative à notre capacité d'imaginer une perspective éclipsée par plusieurs siècle d'écriture.

Il y a quelques années, Peter Burke opina que les historiens tardaient à manipuler des formes narratives capables d'exprimer la multiplicité de voix qu'exige désormais notre sensibilité historique[65]. Dans une toute

62. L'expression est due à Paul Ricoeur dans *Temps et récit*, *op. cit.*, I: 402.

63. C'est la «re-traduction» archéologique que fait Bruce Trigger de certains aspects de l'ouvrage de Richard White dans sa recension déjà citée du *Pacific Historical Review*.

64. R. White, *The Middle Ground...*, *op. cit.*, xv. White comparaît son livre avec celui de Laurence Sterne (*The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman*, publié entre 1762 et 1767 et en 9 volumes) en partie à cause de leur prolixité commune, mais aussi pour le caractère fragmenté de leurs récits qui récusent une simple forme linéaire, et pour l'aspect brouillé de leurs débuts, fins et milieux du récit. Comme le narrateur-héro qui raconte sa propre naissance (pour ensuite disparaître) dans *Tristram Shandy*, le récit circulaire de White raconte une reconfiguration: Tecumseh n'incarne plus le début d'une histoire de résistance amérindienne, mais la fin d'une histoire d'accommodement. Sur Laurence Sterne, voir aussi Ian Ousby, *The Cambridge Guide to Literature in English* (Cambridge, Cambridge University Press, 1993), 957.

65. Il proposait néanmoins comme modèle multivocal celui de Richard Price, *Alabi's World* (Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990), une étude portant sur le Surinam du XVIIIe siècle, qui raconte une histoire à quatre «voix»: celle des esclaves, des missionnaires, des

autre veine, et partant d'une conception plus rigoureuse du récit, Hayden White prétendait avant cela que les historiens sont peut-être nécessairement des raconteurs naïfs. Contraints par la sobriété de leurs intentions et par les témoignages survivants du passé, ils façonneraient des mises en intrigue simples qui s'éloignent peu d'archétypes, tels ceux identifiés par Northrop Frye pour la fiction[66]. Pour Aristote, on se rappelle, les contraintes imposées par ce qui «est réellement arrivé», avec tout ce que cela pouvait comporter de contingent, paraissaient si lourdes qu'il excluait l'histoire du domaine de la mise en intrigue (le *muthos*) du «possible[67]».

Dans un premier temps, des formes simples d'ironie et de satire ont justement servi à signaler que l'inclusion de perspectives amérindiennes minait pour nous la vérité historique des récits qui les occultaient. Les mises en intrigue ultérieures de passés amérindiens ont toutefois, il me semble, un caractère plus indéterminé. *The Ordeal of the Longhouse* est l'histoire de la survivance malgré tout d'un héros collectif. Le livre frôle le romanesque mais, en fin de compte, son héros ne triomphe guère. La survie, même chancelante, de la maison longue prive tout autant le livre d'un caractère définitivement tragique. Dans la mise en scène finale de l'Iroquois anglican et dans la dédicace à ses enfants («Perhaps they and their generation will come to understand that the visions of the Iroquois' Peacemaker and of the Europeans' Prince of Peace have much in common[68].»), luit aussi l'espoir qu'entretient l'auteur d'un dénouement comique, donc heureux, qui dépendrait cependant de nos actions futures. La métaphore du *middle ground* semble aussi exprimer le caractère comique des épisodes d'accommodement qu'elle permet de raconter. Que sont-ils sinon des exemples de réconciliation des forces sociales qui divisent les humains? Le début et la fin de ce récit circulaire, cependant, sapent cette certitude. Et tout au long, White insiste aussi sur la latence de vœux euro-américains de domination auxquels, présage-t-il, donnera libre cours le XIXe siècle. L'auteur semble n'avoir ainsi récréé

administrateurs coloniaux néerlandais, et enfin, celle de l'historien. Peter Burke, «History of Events and the Revival of the Narrative», dans P. Burke, dir., *New Perspectives on Historical Writing* (University Park, The Pennsylvania State University Press, 1991), 239.

66. Hayden White, *Metahistory…*, *op. cit.*, 8.

67. Aristote, *Poetica,* dans Richard McKeon, dir., *Introduction to Aristotle* (New York, Modern Library Edition, 1992), 677-679. Pour une étude de l'analyse de la mise en intrigue chez Aristote et de son rapport avec la nature du récit, qu'il soit historique ou fictif, voir P. Ricoeur, *op. cit.*, I, chapitre 2, et sur la classification que fait Aristote de l'histoire, *ibid.*, I: 288-289.

68. D. Richter, *The Ordeal of the Longhouse…*, *op. cit.*, xi.

qu'un long moment, jadis occulté, de réconciliation provisoire, possible, dans un monde plutôt tragique et enclin à l'entropie. Dans les deux cas, la sensation qu'ont les auteurs d'être eux-mêmes *au milieu* d'une histoire tributaire de celle qu'ils écrivent impute à leurs intrigues un caractère indéfini.

Au terme de cet essai, je crains de ne pas avoir su éviter les embûches d'un « traitement trop littéraire et souvent superficiel d'un sujet qu'on ne possède soi-même qu'incomplètement[69] ». Je suis consciente de n'avoir effleuré que la surface de l'analyse que je m'étais proposée. Pourtant, pour ce qui est de l'épithète littéraire, j'avoue, pour une fois, me méfier de mon sens surdéveloppé de culpabilité. Mon but, après tout, était justement de réfléchir sur les formes littéraires indissociables de la signification de trois textes historiques récents portant sur les rapports entre Européens et Amérindiens. Je me rappelle que Marguerite Yourcenar, auteur de cette citation, a consacré une bonne partie de son énergie d'écrivain à perfectionner l'architecture de récits cherchant à faire revivre des passés lointains et je demeure, donc, convaincue que la question de départ était bonne. En la posant, en tentant d'y répondre, loin de sanctionner un mépris pour les sources, pour la réalité matérielle ou toute autre réalité, loin de prôner une quelconque histoire idéologique, de telles analyses peuvent au contraire contribuer à l'écriture d'une histoire plus réfléchie de passés qui ne cessent de se réverbérer.

69. C'est avec ces mots que Marguerite Yourcenar refusait jadis d'entreprendre la rédaction d'une préface à un ouvrage collectif sur l'histoire de l'art. « Lettre à Dominique de Ménil, 6 novembre au 22 novembre 1967 », dans Michèle Sarde et Joseph Brami, dir., *Lettre à ses amis et quelques autres* (Paris, Gallimard, 1995), 261.